

... du Président

La symbolique du solstice d'hiver préside à l'édition de nos deux numéros spéciaux de *Fleur de Lune* (numéros 7 et 9) consacrés au roman *Tête-de-Nègre*. C'est l'époque où le soleil de midi se réprime au plus près de l'horizon, marque une pause délibérée pour simuler l'extinction des feux au glas du monde, s'ébroue dans les terres de la "baronne Zéro", puis, régénéré, dynamique, s'élance dans la nouvelle phase ascendante du cycle annuel. Car seul vaut le géocentrisme pour la trajectoire de notre homme, Maurice Fourré, qui débuta par une tentative de suicide - fondatrice -, vécut sous l'empire de Mercure (protecteur des commerçants et des voyageurs) dans une incarnation romancée et théâtralisée matinée de spiritualité alchimique, et tira sa révérence après le double meurtre - rédempteur - de Maurice-Déodat XIV. Un nouveau cycle devait ainsi s'ouvrir pour lui dans la paix intérieure, dont il n'eut guère le loisir de jouir.

C'est avec profondeur, acharnement et pondération dans le ton et l'allure que Philippe Audoin, en 1967, dans le numéro 7 de la revue surréaliste *L'Archibras*, recherchait les mailles invisibles du tissage de *Tête-de-Nègre* : un questionnement infini (?) sur la genèse de ce grand œuvre enfanté dans la douleur. Aucune conclusion définitive ne borne cette feuille ouverte, méticuleuse et dense. Lisez et délectez-vous. Collationnez vos réflexions et parlons-en, autour d'un verre de Mercurey, et ici même. En fin de compte, cet article découvre les trésors constitutifs de tout un homme.

Maurice Fourré était-il épistolarier ? Après ses lettres à André Breton révélées à nos lecteurs dans notre précédente livraison, voici celles adressées à Jean Paulhan, échelonnées sur dix années, de 1949 à 1959. La crainte sourd de ces missives un peu onctueuses (comme on en écrivait à l'époque). Ces documents, loin d'être seulement anecdotiques, nous insinuent dans l'interstice instable où se tendent les rapports entre un nouvel écrivain hésitant, de province, et le gotha de l'édition parisienne, dans la vieille France encore vivante au début des Trente Glorieuses. Nous en commençons la publication dans ce numéro.

Enfin, je vous souhaite à tous, adhérents fidèles, amis, et nouveaux adhérents qui nous découvrez, et découvrez les énigmatiques saturnales fourréennes, une excellente année 2004 de plénitude affective et de réussite.

Alain Tallez

BARON ZÉRO

Maurice Fourré racontait à quelques amis que dans sa première jeunesse, un amour malheureux l'avait mis au désespoir. Il tenta de se tuer et se manqua. Son père s'étant déclaré prêt à exaucer son moindre désir, le jeune homme ne demanda qu'une faveur : vivre à Nantes. Sa famille habitait Angers où lui-même se résigna par la suite à s'établir. Mais son vœu de minime exil fut d'abord accompli. - C'est ainsi, concluait-il, que j'arrivai à Nantes, fraîchement suicidé du matin. "

Les trois volumes qui constituent aujourd'hui l'œuvre publiée de Maurice Fourré¹ s'offrent au lecteur comme la triple donnée d'une énigme, foisonnante de demi-confidences, de coquetteries sans fin, où les effusions d'un lyrisme visionnaire s'enchevêtrent à des constats suspects à force de précision. Bien que toute naïveté en soit absente, qu'il y aille même du contraire de ce qu'on désigne sous le nom d'Art Brut, les écrits de Fourré déconcertent d'emblée par l' "autisme" quasi délirant qui paraît s'y affirmer, et découragent toute velléité de "classement". À mieux examiner toutefois leur ambiguïté, leur caractère à la fois secret et ironiquement ouvert, leur illusoire transparence, on serait tenté de les rapprocher d'autres œuvres pareillement "distantes" - dont le prestige séducteur-déceptrice pourrait tenir à ce qu'à l'instar des mythes, elles se voilent et se désarticulent dans un même mouvement, suggérant un sens qui se dérobe, se transforme, et ne saurait en aucun cas s'épuiser : je songe plus précisément à Raymond Roussel et à Marcel Duchamp.

Il est de la nature de pareils discours de n'être entendus qu'à terme. On peut cependant s'étonner que l'univers magique de Fourré, où le "Vieil Océan" ducassien baigne cette "Forêt Aventureuse" à travers laquelle notre siècle conduit toujours son rêve, soit encore si peu fréquenté du public et n'ait suscité la ferveur que d'un très petit nombre d'hommes. Peut-être les grâces malicieusement appuyées de la poétique mise en œuvre en sont-elles la cause. Du temps que paraissait la Nuit du Rose-Hôtel, cette "embellie" dont Breton s'enchantait, n'avait certes pas le vent pour elle : seul le Noir de l'Absurde occupait les esprits réputés sérieux. Mais quand plus tard Fourré fit passer son masque de nègre de l'intérieur à l'extérieur, nul ne s'en avisa ; l'auteur s'était dilué dans le rose : on l'avait une fois pour toutes assigné à résidence dans un patronage suranné et touchant - autant dire

¹ Parmi les inédits, on signalera un *Caméléon mystique* achevé sans doute en 1957.

(Depuis cette affirmation d'Audoin, le quatrième roman de Maurice Fourré, *Le Caméléon mystique* a été publié chez Caligrammes, en 1981. NdR)

oublié !

C'est à ruiner ce mur de silence qui perdure encore, près de dix ans après la mort de l'écrivain, que je souhaiterais aujourd'hui contribuer. J'ai donc **l'honneur...** ne riez pas, je vous prie !

D'un bref séjour à Nantes - dans l'allégeance d'Evangéline, l'aïeule nègre de Monsieur Gouverneur - je garde en mémoire le soleil hermétique qui signe le pommeau de l'épée tenue par la Justice, à l'angle sud-ouest du tombeau de François II, dernier Duc de Bretagne. Le lendemain, ce même soleil m'apparaissait de nouveau, en façon d'enseigne commerciale, souligné du mot : ARCANE. Le détour que je fis pour m'assurer de ce qui pouvait bien se vendre dans une boutique si curieusement signalée, m'amena devant une autre vitrine que l'approche du Carnaval avait garnie d'une profusion de masques. L'un d'eux - heaume véritable - figurait une tête de nègre, traversée à la hauteur des tempes par un long coutelas sanglant. On me passera, je pense, de tenir cette triple rencontre pour l'illustration de ce que pourrait être une pratique de l'œuvre sombrement solaire de Maurice Fourré.

Je m'assure en outre que l'anecdote du suicide juvénile, citée au début de cette étude divagante, peut fournir quelques-unes des clés de l'œuvre verrouillée, plus d'un demi-siècle après, par le vieillard. On voit aisément les liens qui l'unissent aux motifs tendrement repris de la fiancée perdue, de la mère absente, de l'échec amoureux originel de personnages célibataires, endurcis et lascifs, qui vouent à des Princesses Lointaines leurs liturgies secrètes, dans le même temps que de "mignonnes" servantes d'auberge requièrent tous leurs soins.

Significatif est aussi le choix de la "région où vivre" en ce moment dramatique : Nantes - ville (à l'époque) où le Carnaval permettait aux notables, sous le masque ou le domino, de reprendre, au niveau des Saturnales, le souffle de leur ascension spirituelle; ville double, de brume fluviale et de pierre lourde, chancelant sur des pilotis d'acajou que ronge une eau saumâtre ; ville tournée aux confins luxurieux des Antilles; ville nègre enfin, secrètement atteinte de la lèpre du lointain esclavage dont les emblèmes emplumés, crépus et rieurs supportent les balcons baroques de l'île Feydeau!

Maurice Fourré vient de tourner ses armes contre lui-même. Il a tenté de détruire un corps investi par le fantasme paternel : voué à jamais à la duplicité, friand de mise à mort, de "fourberies drôles", il n'a plus qu'à courir le Graal et le jupon, sous des travestis dont le moins menteur n'est pas celui du quincaillier angevin. Assurément je simplifie. Du moins est-ce l'éclairage sous lequel il me paraît possible de tenter une approche quelque peu différente de celle qu'avait autrefois

proposée Michel Carrouges.²

C'est sans doute en 1951, soit peu de temps après la parution de la *Nuit du Rose-Hôtel* que Maurice Fourré entreprit la rédaction de *Tête-de-Nègre*. L'ouvrage fut achevé fin 53 ou début 54, mais la publication en fut ajournée. Il écrivit alors d'un seul jet, semble-t-il, *La Marraine du Sel* qui, plus enlevée, "plus à pic", comme il le dit lui-même, parut sans délai.

Tête-de-Nègre, repris, amendé, écourté, s'attardait cependant, voué à son destin d'ouvrage posthume. Sans doute gênait-il en démentant à l'excès l'impression qu'on avait pu prendre d'un vieil homme débonnaire et fin dont le propos n'allait qu'à "gâter" de ses complaisances raffinées, les gracieux fantômes de sa jeunesse, Le parti pris de ne ménager cette fois rien ni personne, à commencer par soi-même, d'enfeindre tous les tabous, toutes les pudeurs, est férocelement affirmé par la curieuse épigraphe de la troisième partie : René Bazin, "père" insignifiant et bénin : "Ménagez l'âme de nos amis, mon cher enfant !", à quoi fait écho un unique point d'exclamation signé : Alfred Jarry !

La composition de *Tête-de-Nègre* fut proprement suppliciante pour son auteur. C'est, dit-il lui-même en l'entretenant, "d'un pas plus lourd" qu'il s'avance. Il définit son livre naissant comme sombre, cramoisi. Il l'envisage, avec un humour quelque peu grinçant, comme une " pitrerie de pré-agonie" où il se présenterait "tout cru, moins vif que mort" . Décidé à en reprendre ultérieurement le premier jet, il confesse qu'il est "peu friand de se confronter avec (son) fantôme, à un âge où il n'est plus séant d'en rire". (Lettre de décembre 1957 : Fourré est dans sa 82ème année).

Ces réticences se comprennent. *Tête-de-Nègre* est un livre de dangereuse "impudeur " un livre-épreuve, le journal d'un combat exténuant mené contre soi-même, aux instantes approches de la mort et dont quelque délivrance intérieure devait être l'enjeu.

Un relais pris dans la douceur de la Mayenne, c'est au centre géographique d'une Bretagne tumultueuse et de ténèbres spectrales que Fourré plante son théâtre d'ombres. Tous les Doubles sont convoqués et rudement mis à nu en vue du carambolage qui les attend. L'action se noue en duplications sans fin, à la faveur desquelles le jeune sujet et le vieil objet échangent leurs significations et leurs pouvoirs et tentent, sous le masque, de triompher l'un de l'autre - c'est-à-dire d'eux-mêmes. Dans cette liturgie hilare et funèbre, Fourré s'incarne pareillement dans l'*Ankou*, Double complice et affreusement cajoleur de tout vivant prétendu. Et il

² in *Les Machines Célibataires*, où Carrouges avait élucidé les structures essentielles du Rose-Hôtel.

signe carrément l'hécatombe : "Le nommé Maurice/ est responsable/ de TOUT. "

Monsieur Maurice est l'énigmatique conducteur d'une "camionnette angevine" qui parcourt, à l'instar de la charrette à l'essieu grinçant de la Mort Celtique, -les nuits ensorcelées de *l'Ar-Coat*. Jeteur de sorts par pur goût, dirait-on, de méfaire, il est le doublet sinistre et fastueux Tête-de-Nègre, baron nonagénaire masqué d'ébène, que son prénom de Déodat XIV désigne comme l'inverse du "Roi-Soleil" : ombre-de-soleil, soleil noir sur la face duquel ruissent les outrances du sexe et du sang...

Un autre Double, tout aussi vénéneux, mais charmant, réunit en lui, sans les confondre ni savoir encore les surmonter, toutes les qualités contraires : Hilaire, surnommé Basilic, jeune androgyne dont la double nature, l'inconstance et le donjuanisme fébrile sont également assignés au volatil Clair Harondel de la *Marraine du Sel*.

Le regard de Basilic tue. Il est expressément rappelé au début de l'ouvrage que l'animal fabuleux pérît, victime de son propre regard, s'il rencontre un miroir. De plus, pour mieux souligner la vocation homicide du Double - selon le schéma mis autrefois en évidence dans l'essai célèbre d'Otto Rank³ - on prend soin de nous avertir que le père naturel de Basilic se prénomme Narcisse.

Dans ce contexte mythologique, l'arrivée du jeune suicidé dans la Ville du Masque prend la valeur d'une "scène primitive". De fait, il s'agit bien, en détruisant le corps du sujet, d'annuler l'image introjectée du père agressif, détenteur abusif du phallus. Dans la fable de *Tête-de-Nègre* c'est Monsieur Maurice qui assassine magiquement son complice, le Baron nègre, en revêtant un masque aussi noir que le sien, bien que moins rieur et plus franchement apollonien. Mais outre que ces personnages sont, du propre aveu de l'auteur, des avatars interchangeables, le meurtrier caduc s'exécute lui-même et fait place au Basilic-héritier, qui assume à son tour le parricide en s'affublant du masque du crime.

Le meurtre rituel du Père était d'ailleurs postulé d'entrée de jeu par l'écrasement d'un Œuf préalablement stigmatisé du nom de Papa-Jupiter. On doit donc s'attendre que la tentation incestueuse apparaisse, fût-ce en termes voilés, dans ce tableau presque idéalement "clinique". Et elle n'y manque pas, en effet.

Dès lors qu'on soupçonne, comme le récit y incite, que Déodat, l'antique soleil occulté, abusait de sa fille adoptive Soline, dite Feu-Follet, celle-ci, lorsqu'elle épouse le meurtrier, ne peut le faire qu'en qualité de femme-du-père-tué-par-le-fils. Il y a plus. Soline a eu d'un premier "chevalier"⁴ - repoussé à la façon dont

³ *Don Juan. Une étude sur le Double.*

⁴ L'innocent Dada du Rose-Hôtel.

Perceval fut écarté en faveur de Galaad, un enfant naturel : César. Pour sa part, Basilic reconnaît ce premier passant trop timide pour un autre ego et, le lendemain de ses noces, il répète mot pour mot à Soline les propos que lui tenait jadis son propre père "nominatif" : "Tu es beau, assez intelligent et mitré de charmes... une excellente éducation t'a béni. Mais tu ris toujours à contresens. On ne sait quoi comprendre, CESAR ..." Ce lapsus énorme et parfaitement concerté ne laisse guère de place au doute : Basilic-Hilaire s'identifie au fils de son épouse- et dès lors, c'est presque sa propre mère qui lui répond : "...Je t'aime d'avoir compris... et si tôt pardonné, comme je te pardonne, mon Basilic, depuis toujours..."⁵.

L'hymen qui clôt ainsi le récit, c'est bien, à travers l'affabulation luxuriante, l'inceste primordial accompli en rêve et, toute peur enfin surmontée, vécu comme ultime et pure réconciliation : "nous sommes libres comme des bulles d'air !"

A ce point, je laisserai aux analystes patentés le soin de traquer dans de plus secrets retranchements personnels le vieux Monsieur farceur qui, sans se départir d'un sourire de fine courtoisie, gardait dans son regard assez de feu pour éclairer ainsi sa nuit intérieure. Cette nuit seule importe - *d'où naît le chant !*

Epoux adolescent de l'Estuaire, au débouché d'une agonie prématurée; aventurier homicide du schiste armoricain; amant migrateur des craies tourangelles; ayant, sur le lard, répété sa propre mort et sa propre glorification sur les tréteaux d'un admirable guignol mystagogique, Maurice Fourré a d'ailleurs bien assez de défenses pour qu'on s'abstienne de lui porter secours !

Je me plairais davantage à l'interroger sur le choix insistant d'un Double "nègre". Ce masque de carton aux lèvres "follement jouasses", nul doute que son inventeur ne l'ait en quelque façon porté lui-même. Double noir ? Simple aspect nocturne et maléfique d'une personnalité du reste bienveillante ? Fourré est un dialecticien trop subtil pour que sa thématique se laisse réduire à de tels couples d'antagonismes, même croisés. Il faut donc que la négritude se rattache par des liens plus profonds à l'élucidation qu'il avait entreprise de ses propres fantasmes.

Sans doute cet envoûtement de Nantes qu'il a subi toute sa vie trouve-t-il tout naturellement ses prolongements vers les îles équatoriales d'Amérique. De façon plus précise on notera que nombre des personnages de *la Nuit du Rose-Hôtel* portent des noms qui évoquent le panthéon Vaudou : Madame Bouteille, Tonton-Coucou, Monsieur Gouverneur, Beau-Désir, Mesdames Arc-en-Ciel, etc. Pareillement le Baron-Zero de *Tête-de-Nègre* connote le funeste Baron-Samedi qui est l'*Ankou* saturnien des rituels antillais. De telles similitudes ne peuvent être fortuites. Elles permettent de mesurer l'importance du récit que Monsieur Gouverneur (Fourré signait de ce premier pseudonyme certaines de ses lettres)

⁵) id est - *in utero* (c'est moi qui souligne).

fait aux Ambassadeurs d'une cérémonie Vaudou : "La danse lente, onduleuse d'un tronc humain où toute vie des bras et des jambes était abolie, sous le flamboiement de sorcellerie qui giclait d'une tête immobile et comme morte, où seuls survivaient les yeux, avait agité tout mon être ..." Le couple voluptueux d'Eros et de la Mort est ici clairement mis en scène et permet de récupérer le souvenir de la grand-mère nègresse, Evangéline, que Fourré-Gouverneur s'est libéralement inventée : " C'est d'elle que je tiens - avait-il dit auparavant - mêlée à mon sang, une nostalgie brûlante de danse, de musique et d'amour ..." Poursuivant le récit du sacrifice sanglant, le conteur ajoute : "La tête sur mon épaule, Léopold, ses mains fiévreuses et tremblantes sur moi, hoquetait : regarde, grand ami, l'ombre monte sous les mouches de sang... Dansez, Bamboula! - La belle Hilda criait : Assassinat, assassinat ! - Je voyais le fantôme épouvanté de Maman Evangéline, me tendant les bras et fixer sur moi, Dada-Gouverneur, ses yeux d'amour ..." On aura remarqué, dans ce tumulte lascif, l'allusion aux *mouches de sang*, substitut de la chair noire et de la mort sexuée. Elles paraissent avec le même sens dans l'étrange récit que profère *post mortem*, le Baron Nègre : il a rencontré autrefois, en Egypte, à la porte d'une maison européenne d'où on la chassait, une mendiane indigène portant un bébé Des mouches *charbonnaien*⁶ autour du visage de l'enfant. L'aumône faite : "Monsieur, si tu me donnes un thalari, je chasse tout le *peuple des mouches*..."⁶ - Alors, qu'as-tu fait, Tête-de-Nègre ? - J'ai incrusté sous ma peau le masque de *charbon*...⁶". Ce thème peut être rapproché de l'histoire du nègre mangé par la fiancée de Philibert Orgilex, dans *la Marraine du Sel*. Il paraît signifier qu'en s'incorporant symboliquement la négritude charnelle sous la forme des mouches qui l'accablent, il l'assume comme mortifère et, on l'a vu plus haut, comme moteur endiablé de l'Eros coupable. Cette interprétation se renforce de l'écho des propos que la nourrice noire Babila tenait à l'enfant Gouverneur : "Voici la nuit nègre, tu vas mourir, Enfant Blanc !". Ici la mort est aussi l'équivalent de l'aveuglement cédipien : maquerelle incestueuse, la nourrice ajoute en effet : "Viens faire peur à ta Maman !".

Un dernier point. Dans *la Nuit du Rose-Hôtel*, où l'exécution attendrie des mouches fait partie du rituel, on assiste un instant au "convoi de Dada-la-Mouche" : Dada-Gouverneur... La trompe de la mouche, sous les hémisphères des yeux pourpres, devient le phallus nègre - mangeur de mort orgasmique.

⁶ C'est moi qui souligne.

⁶ C'est moi qui souligne.

⁶ C'est moi qui souligne.

Malgré ces quelques indices, le privilège du "nègre" dans la vision autobiographique de Fourré retient encore une part inévaluable de mystère. Mais cette composante se lie fortement aux thèmes cœdipiens précédemment dégagés. Il est remarquable qu'en dépit de leur caractère obsessionnel, ils aient pu être abordés et traités par l'auteur en toute conscience, et sans doute même en pleine connaissance de cause.

De ce point de vue, l'espace qu'organise le tam-tam de *Tête-de-Nègre* devient le lieu électif de l'épreuve intime. Construit sur le modèle du sacrifice Vaudou, évocateur des "relents sanguinaires du culte solaire", le récit se déroule à la façon d'un mystère cérémoniel où les transes de la possession sollicitée le cèdent peu à peu, après exorcisme, à la sérénité de l'éveil initiatique. L'hymen incestueux de Basilic-Hilaire, purgé par la mort de son propre venin et, par l'amour, de sa duplicité, est l'équivalent d'une hiérogamie : l'interdit est levé et le "pays gast" délivré du sortilège qui le paralysait.

Sans doute le lyrisme de Fourré est-il trop impérieux, trop fertile et surtout trop accordé à la rhétorique du rêve pour que ses écrits puissent être réduits au message "codé" d'une expérience cohérente, de type traditionnel. La part doit être faite, et grande, aux automatismes du cœur et de l'esprit - aux caprices du Feu-secret. Mais la volonté de jalonner de pierres levées et d'intersignes savamment agencés les étapes d'un cheminement d'ordre spirituel, n'est pas non plus douteuse. Et la réalisation projetée peut être mise en relation avec ce parti pris d'ascèse mentale auquel Fourré fait plusieurs fois allusion dans ses dernières lettres : "... les futilités du rire et de la fabulation contournent volontairement le vrai drame, qui est résolu et immobile : le dépouillement intérieur" (décembre 1958). Ce qu'on croit savoir du déclarant excluant toute interprétation proprement religieuse de ce propos, on peut se demander quel Œuvre il a en vue et de quel dépouillement il s'agit - sauf à se préparer à passer dans la mort avec toutes ses armes et le minimum de bagages, ou de regrets : *bulle d'air*...

On peut voir à Nantes, encastré dans une façade de la rue de la Juiverie, un bas-relief alchimique qui représente un jeune homme endormi. Son pied gauche, ailé comme celui de Mercure, repose à plat sur le sol. L'autre pied est levé. De sa main droite le dormeur tient à bout de bras une tortue. Derrière lui un petit temple porte, sur son fronton triangulaire l'image réaliste d'un *feu*. J'imagine que Maurice Fourré connaissait parfaitement cette allégorie de l'équilibre requis entre le Fixe et le Volatil. De même a-t-il dû s'attarder devant la double figure de la Prudence qui flanque le tombeau déjà cité de François II, et présente par devant la face d'une jouvencelle et par derrière, celle d'un vieillard. On aura remarqué que dans ses livres, un Fourré-décrépit s'opposait toujours à un Fourré-juvénile; lequel d'ailleurs ne le cède guère en sagesse à son aîné.

Le vieux magicien qui se désigne lui-même comme "insaisissable Alchimiste en carrosse" en savait sans doute plus long qu'il ne le laisse entendre sur le sens de l'Œuvre Philosophique. À cet égard son Basilic se dévoile comme REBIS sous l'état civil du Voyageur-Représentant-Placier : Clair Harondel, l'inconstant Mercure, porteur de trois valises respectivement *noire, blanche et rouge*, et caressant, dans les couloirs ténébreux d'un hôtel de Richelieu, une chatte empaillée : le *Mat* - dans les Tarots !

Pour les noces royales de Basilic - mué en "Basileus" et de sa mère-épouse, Fourré prend soin d'allumer les cierges verts de la Chandeleur en l'honneur, dirait-on, d'une Vierge Noire chtonienne, identique au Vieillard assassiné. On sait que le vert, blason des fous et signe, dans la poétique courtoise, du Nouvel-Amour, est également "la signature de l'Esprit du Monde".

Ce ne peut être non plus hasard qu'après les chapitres intitulés : MERCURE et L'ABECEDAIRE MULTICOLORE, Fourré place, à peu de distance L'ECHAFAUD D'EMERAUDE où se lit ce passage quasi-acroamatique : " ... un cône de *ténèbres/ensevelit/la nuit sulfurée/ombrageant de dentelles noires/jusqu'aux eaux sorcières/la table d'émeraudes/de la joie végétale/ou rôde/le Métallurge Initiateur*". J'ai souligné les mots qui appartiennent au vocabulaire le plus courant de l'Alchimie : on m'accordera que leur densité rend toute coïncidence improbable ici.

Certes on en pourrait deviser tout à loisir au bar *Lune-et-Soleil* qui jouxte le *Rose-Hôtel*. Mais ce serait, (comme on dit sous le vent de nouvelles églantines), une toute autre "lecture" qui s'imposerait. Et peut-être est-ce aux lecteurs trop indiscrets que s'adresse le propos éméché du V.R.P. mercuriel, Clair Harondel, qui vient de noyer le noir et le blanc dans le dissolvant alcoolique : "Je suis le Petit-Gris, ce soir. Je paie à boire. Nous lèverons nos verres phosphorescents quand s'ouvrira le bal... Après, je fouterai le camp dans les cendres ... "

Philippe Audoin

Nota : Les citations de la correspondance de Maurice Fourré sont extraites de ses lettres à Monsieur Julien Lanoë à l'extrême amabilité duquel je dois également les quelques indications d'ordre biographique dont j'ai cru pouvoir faire état.

CORRESPONDANCES

SIX LETTRES DE MAURICE FOURRÉ À JEAN PAULHAN

Vingt et une lettres et cartes postales furent envoyées par Maurice Fourré à Jean Paulhan et retrouvées dans les archives de ce dernier par Mme Jacqueline Paulhan que je remercie d'avoir répondu avec diligence à ma demande. Échelonnés du 17 juin 1949 au 6 mars 1959, ces documents permettent de suivre l'itinéraire poétique de leur auteur, et se répartissent comme suit : quatre pour les années 1949-1950, entourant la publication chez Gallimard d'un premier roman, *La Nuit du Rose-Hôtel*; deux datées de 1955, année de la sortie de *La Marraine du sel*; et les quinze dernières, écrites en 1958-1959, évoquant le destin et la composition suffocante de *Tête-de-Nègre*, que Gaston Gallimard, après maints atermoiements en guise de "ni oui, ni non" venait enfin d'accepter sur les instances de Jean Paulhan. Maurice Fourré s'employa comme il le pouvait à faire autour de lui la publicité de cet ultime ouvrage, mais il n'eut pas la joie d'en tenir entre ses mains le volume, qui parut un an avant sa mort.

Grâce à l'étude que Philippe Audoin lui a consacrée aux Éditions du Soleil Noir, on connaît désormais assez bien le cheminement d'un auteur singulier entre tous, qui se trouva lié par raccroc à la vie littéraire de l'époque, mais ne put jamais, n'étant pas du sérail, connaître le succès mérité. Malgré les éloges d'André Breton, de Jean Paulhan, ou de Julien Gracq, l'establishment de l'heure lui répondit surtout par le silence, le mépris agacé, voire la condescendance hautaine que le monde affiche pour les vieux amants sur le retour. Mais l'amour n'a pas d'âge, ni l'engagement à la poésie, et Maurice Fourré fut certainement très affecté par cette fin de non-recevoir, manifestant en revanche une gratitude extrême, incessante, et quelquefois un peu lassante, auprès des rares amis qui avaient su le reconnaître et l'aimer.

La publication de *La Nuit du Rose-Hôtel* venait de faire de Maurice Fourré un autre homme, au sens plein du mot, puisqu'elle marquait pour lui le signal d'une nouvelle vie. Il n'avait en effet envisagé jusque-là pour son ouvrage qu'une petite édition personnelle, dactylographiée à compte d'auteur, en six exemplaires, "dont je pensais alors, écrivait-il à Jean Paulhan le 14 août 1950, contenter mes efforts de distribution". L'enthousiasme d'André Breton pour cet écrit, et son édition dans une grande maison parisienne devaient laisser pantois le provincial invétéré qu'était à cet instant Maurice Fourré : fierté légitime de se retrouver tout à coup en vitrine dans les librairies, mais surtout et d'abord, brusque renouveau dans son existence personnelle et sociale, à Angers, en premier lieu, où "les heures sont

assez mélancoliques parfois, et même endormantes, dans cette Vallée des Rois". En effet, confie-t-il à Jean Paulhan le 23 avril 1950, "quand je ne promenais sur les beaux boulevards que mes apparences, tout allait bien; je saluais d'autres ombres, c'était tout; on me répondait de même, et ce n'était rien. Mais depuis ... de beaux feux de papier se sont allumés à la flamme d'un petit cierge que poussait dit-on, ma main *soudain réveillée*" (c'est moi qui souligne). Mais le nouvel auteur avait alors 74 ans, "ce qui tout de même, comme le notait André Breton dans sa préface, fixe à la présomption humaine des limites tolérables". Le renouveau n'était donc pas de pure façade; il était, pour le principal intéressé, comme l'arrivée des premiers beaux jours après un long hiver, tenu pour interminable.



La rencontre de Maurice Fourré avec Jean Paulhan remonte au début de l'année 1949, quand André Breton décida de faire publier *La Nuit du Rose-Hôtel*. Mais l'accord de Jean Paulhan était indispensable, et celui-ci fut convié à l'audition de certains passages du roman dans l'arrière-salle de l'Hôtel Littré, où logeait ordinairement, lors de ses séjours à Paris, Maurice Fourré. Paulhan, alors âgé de 65 ans, fit de son mieux pour obtenir à cet ouvrage l'audience nécessaire, et, avant même sa publication en volume, en livra les bonnes feuilles, précédées des pages qu'André Breton consacre à *La Nuit du Rose-Hôtel* et à la collection *Révélation* qu'elle inaugure, dans *Les Cahiers de la Pléiade* n° 8 dont l'achevé d'imprimer est du 25 octobre 1949. L'auteur angevin ne cessa dès lors de lui manifester sa profonde gratitude, et une déférence craintive autant que filiale, dont ses lettres sont encore le meilleur témoignage. Fourré avait dix ans de plus que Jean Paulhan, mais on sent à chaque fois qu'il attend et redoute son avis, et son regard, sur les pages qui lui étaient soumises. Paulhan était-il si intimidant que cela ? N'est-ce pas plutôt son rôle dans la maison Gallimard qui lui donnait, aux yeux d'un vieux provincial, cette allure de juge terrible et de probable croquemitaine ? Car les rapports, parallèles dans le temps, avec André Breton, sont tout aussi intimidés, mais se développent sur une longueur d'ondes aux effluves bien différents, comme en fait foi cet aveu du 20 février 1949, à un ami intime, Louis Roinet : "J'ai rencontré auprès d'André Breton une magnifique aura où j'ai pu me distendre, me fondre et renaître en toute liberté, ce pendant que M. Loyal, jamais en-deçà, et sans un coup de fouet, contrôlait la piste monstrueuse ..." (C'est encore moi qui souligne).

Néanmoins, l'image d'André Breton et celle de Jean Paulhan étaient restées associées dans la mémoire du cœur de Maurice Fourré, et les lettres au second, où

l'auteur ne se départit jamais de son beau langage, chargé de secrets, de mignardises et de confidences décalées, sont essentielles pour la compréhension de son œuvre et de ce qu'il appelait "sa vie". Comme il est impossible ici de les réunir toutes, j'en ai choisi six, parmi les plus significatives, à raison de deux par période (1949-1950, 1955, 1958-1959). Elles seront publiées deux par deux dans les prochaines livraisons de *Fleur de Lune*.

Jean-Pierre Guillon

Angers, 23, quai Gambetta
17 juin 1949¹

Cher Monsieur,

Je suis touché profondément par votre lettre; et je me presse de vous exprimer, avec ma plus entière gratitude, mon accord timide pour ce que Monsieur André Breton et vous-même voulez bien faire en faveur d'un ouvrage pour lequel je n'ai jamais imaginé telle route, ni souvent même aucune route ...` Je sens tout l'honneur que me confère l'acceptation de Monsieur Gaston Gallimard; et j'ose espérer qu'il voudra bien avec vous croire que je saurai persévéérer dans cette voie si magnifiquement ouverte - excommuniant les détours et le détachement dont je vous ai plus dit les apparences de fantaisie que le labeur. Le souvenir de cette lecture de l'Hôtel Littré ne me quittera jamais; je l'avais tant crainte; et soudain devant vous et Monsieur André Breton qui m'y a conduit, je crois avoir senti que je serais en mesure de consacrer à de nouvelles pages, qui offriraien à la Nuit du Rose-Hôtel le répons du narrateur caché, tant de documents accumulés sous leur poussée d'ombres, de rêves et de sourires.

Avant que je reprenne plus complètement ce chemin laborieux, je serais très heureux si vous vouliez bien me donner la faveur de vous rencontrer encore, lors d'un voyage que je pense faire à Paris vers le commencement de Juillet. Et si le nombre assez réduit d'années, dont se fait l'étroitesse du diamètre de mon cirque temporel, me permet d'espérer l'indulgence lorsque je fais geste de presser le temps, je me permettrai une sollicitation particulière : comme vos heures sont des plus occupées, accepteriez-vous, cher Monsieur, que je vous demande l'honneur de revenir dans cette salle souterraine de la rue Littré, où je serais heureux de vous recevoir à déjeuner ou à dîner. En dehors des heures de travail où je

¹ Fourré écrit cette lettre dix ans, jour pour jour avant sa mort (NdR)

n'aurais pas remords de vous distraire, une échappée temporaire de l'exil et des solitudes retrouverait cette disponibilité que vous avez vue, j'espère, déjà complète, à votre premier signe. Et le cortège de mes années, ravies et souriantes, me permet-il d'oser ajouter que si l'écho d'une voix armoricaine dont j'ai entendu auprès de vous la grâce d'absolution pour mon œuvre en faveur d'une commune religion celtique, agréait votre désir d'en être accompagné, j'en serais reconnaissant et charmé.²

Je vous prie d'agrérer, cher Monsieur, l'expression d'une sympathie que je sens jeune admirablement d'être si spontanée, parmi la fixité soudaine de mon rêve.

Maurice Fourré

P.S. : et de grand cœur, merci pour ces admirables vacances d'août que me feraient, si proches des boucles dernières d'une inégale scolarité soudain comblée, ces pages accueillies dans vos Cahiers, à la fin de ma Nuit.

Angers, 23, quai Gambetta,
28 août 1949

Cher Monsieur et Ami,

Je suis profondément sensible à votre jugement sur certains aspects d'un de mes lointains essais que je me suis fait honneur de vous soumettre - d'autant plus que j'ignorais, je crois, peu de choses de ce qu'il y manquait. Mais que vous vouliez bien signifier en mes efforts d'expression la netteté un peu dure et certains mouvements de recul et de reprise de soi-même dans les apparents abandons à la poésie et à l'émoi, voilà ce que je sais (encore que je pense m'y reconnaître) que je n'aurai pas à entendre communément à l'occasion du Rose-Hôtel; voilà ce qui me faisait appréhender, tout en la désirant et en la recherchant, votre rencontre. Aussi je suis profondément heureux et fier si vous pensez que je l'ai méritée. Car c'eût été peu de mettre en jeu les troubles et complexes hâtes auxquelles j'ai osé mesurer un assez long labeur et dont je savais et les facilités soudaines et le danger, si je n'avais pas employé un soin constant et résolu à marquer de froides distances et à me déprendre de moi-même.

Inclus veuillez trouver en retour les épreuves corrigées des deux premiers

² allusion à Dominique Aury, "une Bretonne de Morlaix, très amie de sa Bretagne", aux dires de Maurice Fourré.

chapitres : "Congrès des sourires" et "L'archer du jardin" - et leur dactylographie. Je ferai la correction du chapitre "Le domino noir et blanc" dès que je l'aurai reçu, et vous l'enverrai aussitôt; car la première page m'en est seule parvenue. En même temps, je vous ferai parvenir le texte de ce chapitre que je conserve pour les annotations d'impression.

*Lorsque sera venu le moment de l'impression de **La Nuit du Rose-Hôtel**, je me permettrai de vous soumettre en temps voulu une petite modification absolument de détail touchant son texte et qui consisterait à couper en deux le très long chapitre 17, "Soleil de l'Equateur" - sans aucun changement dans le reste du texte. Il y aurait seulement adjonction d'un titre nouveau à partir de la moitié du chapitre - lequel titre aurait également à être inséré à sa place dans la liste placée en tête du roman, et qui s'établirait probablement comme suit :*

- Soleil de l'Equateur*
- La mouche*
- La colonne de brume*

Saurais-je bien vous dire, cher Monsieur, combien je suis heureux et fier - et ne sentirez-vous pas toute ma sincérité ! - de voir si soudain des pages de moi connaître une entrée dans la vie sous votre patronage, à ce détour d'une existence plus magnifiquement "surréaliste" qu'aucun de mes écrits - sur mon quai qui naguère fut "des Luisettes", ce qui était charmant. Oserais-je rêver aussi qu'un jour dans ces "Cahiers" où Madame Rose sort timidement de sa cave, l'honneur sera donné à l'annaliste d'un hôtel de nuages de lire votre jugement où vous mesureriez l'apport de mes bonnes volontés et me signifieriez si précieusement les flèches de ma route de demain?

Je vous prie d'agrérer, cher Monsieur et Ami, l'hommage de mes sentiments d'amitié et de dévouement, avec ma gratitude.

Maurice Fourré

P.S. De Berlin, par ricochets, m'est parvenue une lettre d'un écrivain où il est fait bien curieusement état, à l'occasion surtout de mon chapitre sur Nantes, des parentés d'inspiration entre mon "surréalisme" occidental et l'âme romantique de la Rhénanie... J'ai noté avec intérêt ce répons direct aux observations d'André Breton dans sa préface et à ses citations à ce sujet.

Echo très favorable également voici quelques mois au "Journal des Poètes" de Bruxelles.

M.F.

ÉCHOS ET NOUVELLES

À la suite de la parution du dernier numéro de *Fleur de Lune*, numéro spécial consacré à la vente Breton, et de l'article qu'y publiait Bruno Duval, nous avons reçu de Jean-Pierre Guillon le texte suivant :

COMMUNIQUÉ

Comme on pouvait s'y attendre, la vente des collections d'André Breton, de sa bibliothèque en particulier, allait disperser une multitude de documents du plus haut intérêt sur des personnalités aussi diverses que Duchamp, Péret, Artaud, Miró, pour lesquelles et entre lesquelles il aura joué le rôle de "rassembleur". Les documents retrouvés à cette occasion et concernant Maurice Fourré ont été réunis dans le dernier bulletin de l'AAMF. Il n'y a rien à redire à cela, tout au contraire. Mais pourquoi faut-il donc que Bruno Duval, chargé de présenter ces documents, en profite pour refaire à sa manière l'histoire interne du groupe surréaliste d'après-guerre, et surtout pour lancer des piques qui traînent dans les égouts depuis plus de cinquante ans contre André Breton dont il souligne "l'autoritarisme devenu proverbial", "la vanité d'auteur pas toujours discrète", etc, etc ... Un comble tout de même, puisque, je le rappelle, si Breton n'avait pas été là, Maurice Fourré ne serait plus aujourd'hui qu'un nom sur une tombe, et son œuvre inexistante.

Le bulletin de l'AAMF n'est pas une revue surréaliste, et chacun peut y penser et dire ce qu'il veut d'André Breton, à titre personnel. Mon poste de "Président d'Honneur" pourrait faire croire que je souscris aux opinions et propos comme ceux relatés ci-dessus, et que je m'en porte garant. Mais ce n'est pas le cas et je demande donc pour l'instant à être relevé de mon statut de "Président honorifique", bref, à démissionner de ce poste.

J.P. Guillon, le 18 juillet 2003

... à quoi Bruno Duval a répondu ceci :

Vannaire, le 24 juillet 2003

Mon cher Jean-Pierre,

Heureux d'avoir de tes nouvelles, même s'il a fallu, sans le vouloir, te piquer au vif pour en obtenir. Je constate avec plaisir que tu n'as rien perdu de ton punch: la faim de polémique ferait-elle sortir le... Breton du bois, ou du val, à moins que ce ne soit du fourré où il se terre pour l'été ? Comme tu as dû l'apprendre par les journaux, tout au long de la "vente Breton", ladite polémique a fait rage, dans tous les azimuts.

Flatté que tu m'aies lu, même si je peux regretter que ce soit un peu vite : en faisant allusion au "proverbial autoritarisme" de Breton, je ne renvoyais guère que l'écho d'une rumeur publique, en prenant ironiquement le contrepied de cette idée reçue par rapport aux détracteurs pressés qui ne (re)commencent à estimer Breton qu'en fonction de son chiffre d'affaires posthume. Relis-moi bien : l'expression de ma pensée ne souffre aucune ambiguïté là-dessus. Alors, pourquoi t'emballer si vite ? Était-il donc interdit, au "Groupe", de (se) poser des questions sur l'âge du capitaine ? Fort heureusement, comme tu le rappelles toi-même, l'AAMF n'a jamais été fondée, que je sache, en tant qu'association postsurréaliste. Ce qui n'empêche pas, bien sûr, de garder, sous bénéfice d'inventaire, toute la sympathie du monde envers la folle entreprise de Breton.

Pour le reste, il m'a semblé opportun de constater, en m'appuyant sur la citation de Claudel, dans une lettre jadis exhumée par tes soins, que l'intransigeance (anti-)religieuse de Breton, proverbiale elle aussi, souffrait quelques heureuses exceptions. Dans un cas comme dans l'autre, ma seule et unique cible, ce sont les marchands qui, sans l'avoir lu, prétendent débiter à l'encan une statue du Commandeur qu'ils ont eux-mêmes forgée de toutes pièces.

(...)

Quel que soit son talent de collectionneur, d'animateur, d'agitateur, Breton n'aurait pas duré sans son talent d'écrivain - d'ailleurs, il faut bien le dire, pas des plus lus, du moins tant que Pauvert n'avait pas réédité les Manifestes en 64. Qu'il en ait souffert, quoi de plus naturel, quand Sartre et Camus se vendaient comme des petits pains ? Alors, les jérémiaades de Fourré sur ses propres tirages, on comprend qu'elles l'aient lassé, d'autant que lui-même reprochait à Gallimard, et en particulier à ses frères ennemis Paulhan et Queneau, de ne "rien faire pour lui" : à la trappe les futures "Révélations" ! (..)

Quant à "tes amis surréalistes", le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne les a pas souvent vus au Rouquet, où tu aurais bien des fois risqué de faire toi-même

tapisserie, si je n'avais été là (avec ou sans chapeau). De toutes façons, parmi les anciens membres du Groupe, ceux qui subsistent se disputent l'"héritage" comme des chiffonniers. Alors, qu'ont-ils à foutre de la reconnaissance posthume d'un petit écrivain de province, qui ne peut même pas faire figure de "fou littéraire" ou de "poète maudit". (...)

Mon cher Jean-Pierre, l'AAMF a bien d'autres chats à fouetter que ces chats à neuf queues. Si, après avoir contribué de manière décisive à la redécouverte de Fourré, tu n'as rien de mieux à faire que de tirer dans les pattes d'une association que tu as toi-même fondée (et fort bien) pour favoriser sa re(co)nnaissance, c'est regrettable. Mais ce n'est pas ça qui la fera avancer vers les buts que nous lui avions - que tu lui avais toi-même - fixés. (...) Quoi qu'il en soit, je transmets ton communiqué au Président actuel, qui n'a rien trouvé à redire à mon article, et qui avisera.

En attendant, j'espère que tu te portes bien à Rennes, ville que je regrette de ne pas connaître mieux, et où mon ancêtre Robiquet exerçait l'honorables profession de libraire. Mais après plusieurs séjours dans la région, je garde un bon souvenir de ses cafés, de ses restos, de ses places, et même de certaines de ses églises.

Je serais heureux d'avoir de tes nouvelles (et de ta réponse), mon adresse d'été est 21400 Vannaire, mais je fais suivre le courrier de Paris. Le téléphone de Paris est valable aussi ici.

Bien à toi,

Bruno

... et notre Président, Alain Tallez, cela :

Cher Ami,

La vente Breton d'avril 2003 transforma l'Hôtel Drouot en une caverne brocéliandesque où les viscères du surréalisme nous éclataient en pleine figure. Comme des milliers de visiteurs anonymes (dont je fus) fascinés par tant de bouillonnement intellectuel, Bruno Duval plongea dans cet univers introspectif, où, sans refaire l'histoire, il sonde les revers des apparences pour tenter de débusquer les arcanes inconscientes, inavouées, imprévisibles de la pensée de Breton. C'était prendre le risque de la désacralisation du maître, sans tabou, tout en ne se privant pas d'éloges, d'ailleurs.

Bruno soulève aussi le risque, pour un auteur, de renforcer son prestige et de se servir, par la critique, ou l'hagiographie des autres, latéralement à sa propre

production originale. On sait qu'une préface par exemple, (et je pense à celle de la Nuit du Rose-Hôtel) est certes un adoubement à l'auteur du livre, mais aussi, par ce parrainage, une caution d'autorité, donc de domination et de pouvoir qui sert grandement le préfacier.

C'est le rappel de cet autoritarisme qui t'émeut et t'indigne, mais nous savons tous que cette radicalité de façade lui était stratégique pour cimenter la cohésion du groupe. Tu en fus d'ailleurs le témoin, toi qui approchas André Breton, qui se savait lui-même souvent excessif. N'écrivait-il pas : "Oui, naturellement, mes positions ont sensiblement varié depuis le Premier Manifeste. A l'intérieur de tels textes-programmes, qui ne supportent l'expression d'aucune réserve, d'aucun doute, dont le caractère essentiellement agressif exclut toute espèce de nuances, il est bien entendu que ma pensée tend à prendre un tour extrêmement brutal, voire simpliste, que je ne lui connais pas intérieurement". (Lettre à Claude Lévi-Strauss, entre 1941 et 1946 et révélée par lui dans Regarder Ecouter Lire, Plon, 1993).

Il n'y avait donc pas blasphème à ce que Bruno rappelât cela en préambule à l'effet de contraste qui suit, plus pointu, s'agissant des relations de Breton envers Fourré. S'éclaire alors le monde intérieur de Breton, complexe, sensible, nuancé, souvent exalté par ses commentateurs. Soucieux de respect envers l'homme déjà âgé, le maître, prudent et circonspect, hésite devant le notable provincial proche des cercles catholiques, pressant virtuose en contradictions et indéniablement cousin du surréalisme par certaines figures ambivalentes.

Un autre André Breton se dévoile ainsi, le vrai, décapé de son cuir de commandeur, enfin humain, très humain.

A.T.

L'AAMF sera à nouveau présente dans le

Guide des Associations Amis d'Auteurs et des Maisons d'Écrivains

que publie Jean-Etienne Huret, de la Librairie Nicaise, 145, Bd Saint-Germain, 75006 Paris, tel. : 01.43.26.62.38.

L'ouvrage est disponible en librairie au prix de 30 € (35 € franco de por

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré
(AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54

email : tontoncoucou@wanadoo.fr

Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 3 euros (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.*

Pour adhérer

envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 euros
membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons
besoin de nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place
qu'elle mérite

Fleur de Lune n° 9 - décembre 2003